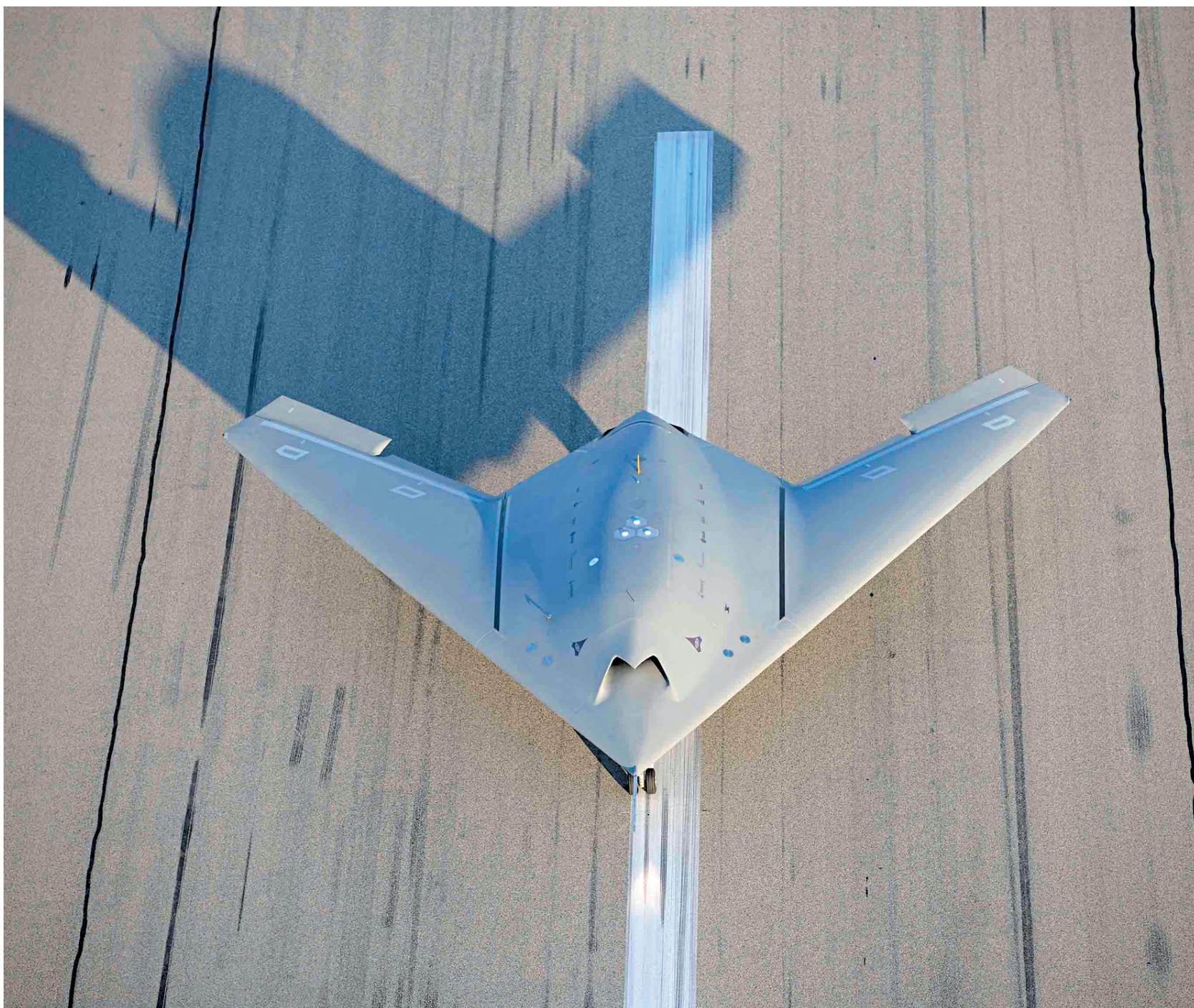


LIVRES

CAHIER F · LE DEVOIR, LES SAMEDI 25 ET DIMANCHE 26 MAI 2013



DASSAULT AVIATION

Neuron est un prototype de drone de combat furtif européen construit par Dassault aviation. Il préfigure ce que seront les drones de combat conçus spécifiquement pour les attaques au sol et le bombardement.

Le drone, modèle d'un nouvel État-chasseur

Les drones, ces avions sans pilote, immenses caméscopes armés et guidés à distance, sont devenus un des emblèmes forts de la présidence d'Obama et, surtout, d'un nouveau type de guerre où le monde entier s'apparente désormais à un vaste terrain de chasse. Entre 2005 et 2011, le nombre de patrouilles de drones armés a augmenté de 1200%. Aux États-Unis seulement, les militaires et la CIA comptent plus de 6000 appareils de ce type à leur service. Un philosophe, Grégoire Chamayou, s'interroge sur les implications morales et politiques de ces nouveaux engins de la mort.

JEAN-FRANÇOIS NADEAU

L'actualité internationale est désormais pleine des récits d'interventions intempestives menées par des drones en Afghanistan, au Pakistan, au Yémen, en Somalie et ailleurs. Ces avions prédateurs frappent quasi quotidiennement, rappelle le philosophe Grégoire Chamayou, auteur de *Théorie du drone*.

Arme nouvelle dont les origines remontent à la Seconde Guerre mondiale, le drone risque de dominer la pratique de la guerre de demain. Son usage pose des questions graves. « Il y a un détournement de la philosophie morale et éthique au profit de la micro-éthique des partisans du drone qui nous disent, en accord avec le monde militaire, qu'il est bien de tuer, explique Grégoire Chamayou. La philosophie devient un champ de bataille. »

Installées confortablement dans une base militaire des

États-Unis, à des milliers de kilomètres du lieu des interventions sur le terrain, des équipes guident ces robots volants à distance. Elles se relèvent jour et nuit pour analyser les données transmises par les drones et décider de l'à-propos de conduire une attaque sur une « cible ».

Difficile de savoir exactement combien de morts ces engins ont faits au cours des dernières années. Pour les appareils américains seulement, ce serait de 2640 à 3474 morts entre 2004 et 2012, explique Chamayou. Selon le Bureau d'investigation journalistique basé à Londres (TBIJ), ce serait de 2541 à 3586 morts au Pakistan seulement depuis les premières attaques de 2004. Un rapport de l'International Crisis Group (ICG), cité cette semaine par l'Agence France-Presse, indique pour sa part que les drones ont bombardé plus de 350 fois le Pakistan depuis 2004. Sans déclaration de guerre, les drones frappent de plus en plus, au mépris du droit international.

Dans un livre riche et unique, Grégoire Chamayou lève le

voile sur la nature de ces engins. Il en parle en connaisseur, mais cherche surtout à repérer, à partir de leurs caractéristiques, les implications de leurs actions en matière politique. Il s'intéresse aux implications philosophiques que leur usage pose à l'humanité.

« Le drone annonce une mutation très profonde des conditions d'exercice du pouvoir », dit le philosophe. On aurait tort, s'empresse-t-il d'ajouter, de réduire la question de ces armes à la seule forme de la violence extérieure dont ils sont capables. « Qu'impliquerait, pour une population, de devenir le sujet d'un État-drone ? », demande-t-il. Car, après tout, est-il farfelu d'imaginer l'existence d'une police de drones capable, un jour prochain, de patrouiller nos rues ?

L'idée d'un engin manipulé à distance capable de rendre inutiles toutes les répliques de l'adversaire ne date pas d'hier. C'est un principe à la base de la course à l'armement : augmenter la portée, mettre l'adversaire à distance. Mais dans le cas des drones, ce principe est poussé jusqu'à ses limites : on n'est plus dans la guerre au sens strict, puisque l'affrontement ne peut avoir lieu avec un absent. On se trouve plutôt dans le domaine de la chasse, avec un poursuivi et un poursuivant.

Histoire d'un prédateur

Dès les années 1960, des développements concrets ont été faits pour concevoir des engins capables d'être utilisés en

« région hostile » sans exposer leurs maîtres. À l'époque de la guerre du Vietnam, l'armée de l'air américaine a investi dans des programmes de recherche pour la création de drones de reconnaissance. Mais à la fin du conflit, en 1975, ces appareils furent à peu près complètement délaissés. En Israël, à la même époque, on les utilisa avec beaucoup de succès, notamment en 1973, comme manœuvres de diversion, durant la guerre du Kippour.

Réactualisé pour de nouvelles manœuvres d'observation des militaires, le drone peut, à compter de 1999, durant la guerre du Kosovo, illuminer des cibles au laser et filmer pour permettre une destruction plus efficace par les avions. À compter de 2001, avec la guerre en Afghanistan, George Bush va déclarer que « l'armée ne possède pas encore assez de véhicules sans pilote ».

Le fantasme réalisé d'une guerre livrée à distance, sans risque pour les assaillants et sans véritables moyens de se défendre pour les cibles, hante désormais notre actualité.

La nouvelle chasse

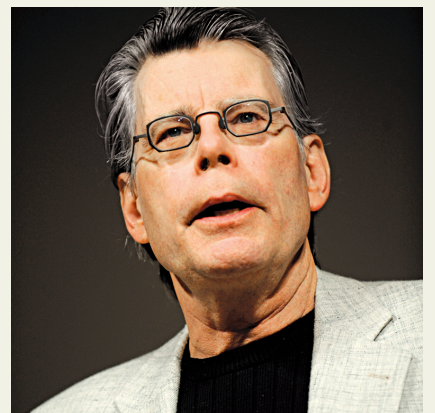
À une époque où fleurissent sans cesse de nouveaux jeux vidéo, l'idée d'une chasse à distance fait fortune. En 2004, on a même ouvert un site Internet où, à l'aide d'une télécommande virtuelle, on pouvait actionner une arme véritable dans un ranch du Texas. Là, de vraies bêtes étaient

VOIR PAGE F 2 : DRONE



Alain Poissant,
une écriture qui opère en douce

Page F 3



Stephen King
devant JFK

Page F 4

Le numérique plafonne

Les ventes de livres numériques plafonnent, laisse entendre un rapport rendu public mardi par le groupe BookNet Canada. À la suite d'un sondage mené auprès de 4000 acheteurs de livres, on voit que les ventes de livres à couverture souple à environ 58% du marché en 2012; celles de livres à couverture rigide, à 24%; et les achats de livres numériques, à 15%. Ces chiffres décrivent une réalité surtout canadienne-anglaise. Les données montrent que les ventes de livres numériques se sont stabilisées et ont cessé d'augmenter. Au premier trimestre de 2012, les ventes de livres numériques ont atteint un sommet estimé à 17,6% du marché du livre. Puis elles sont retombées à 12,9% lors du dernier trimestre de cette même année. Les ventes de livres apparaissent fortement liées aux cadeaux. Les consommateurs qui ont reçu un lecteur de livres numériques pendant les fêtes de fin d'année 2011 ont probablement dopé les chiffres sur les ventes de livres numériques au début de 2012. Mais les livres numériques ne sont habituellement pas donnés en cadeau, de sorte que les ventes de livres en format papier ont été plus élevées vers la fin de l'année. Selon le rapport, la grande majorité des lecteurs préfèrent encore acheter leurs livres en magasin plutôt qu'en ligne. Quelque 37% ont dit avoir fait leurs achats dans des librairies, 34% ont choisi d'autres magasins de détail, et 25% ont acheté leurs livres sur le Web. L'achat en librairie est en baisse. En 2009, 57% des achats de livres se faisaient en librairie.

PC et Le Devoir

« Ce voyage au Texas est un plaisir de chaque instant. »

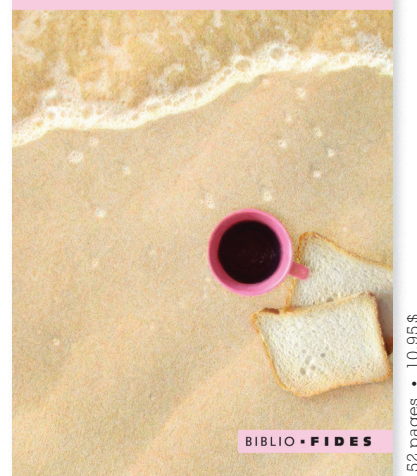
M. Roy, *Châteline*

NOUVEAUTÉ

François Barcelo

Nulle part au Texas

Les aventures de Benjamin Tardif, I



152 pages • 10,95\$

BIBLIO • FIDES
livres de poche

LIVRES

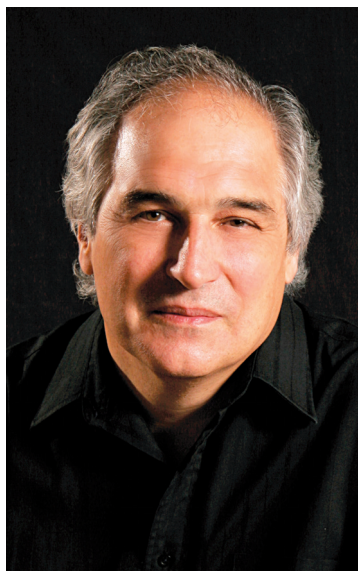
Longchamps recréé par le cancer

MICHEL LAPIERRE

« *Seule la beauté nous libère de l'inhumanité de la maladie* », me dit le poète Renaud Longchamps à propos de *Quatre saisons en enfer*. Dans ce journal intime que son ami Victor-Lévy Beaulieu voit comme « un chef-d'œuvre », il relate la chimiothérapie qu'il a subie pour mater un cancer du côlon en phase quasi terminale. Il a frôlé la mort, mais le traitement, pire que la mort, l'a jeté dans un « corps étranger » à tous les autres au creux d'une nuit d'encre.

Il me confie encore : « *Voir les autres cancéreux mourir autour de soi, à l'Hôpital de Saint-Georges-de-Beauce, c'est plus affreux que sa propre mort, puisqu'on se voit mourir à travers eux.* » Ce spectacle surréel de la mort, il n'y a que la beauté de l'écriture qui puisse le conjurer. Il est, pour le poète beauceron, transformé en diariste ébloui de juin 2007 à juin 2008, une épreuve purificatrice d'une intensité unique sur le chemin de la création littéraire.

Après l'opération pratiquée par « un cyclope halluciné » descendu « d'un ciel circulaire », les « crabes microscopiques » s'évadent du patient. Longchamps se rend compte que les circonstances et la morphine ont éveillé les plus abyssaux des rêves : les visions



STÉPHANIE GILBERT

Le poète Renaud Longchamps a subi une chimiothérapie pour mater un cancer du côlon.

érotiques que le poète n'osait exprimer, mais qui envahissent le diariste. « *Je me lève en complète érection* », proclame le ressuscité.

Longchamps saisit vite que la flèche désespérée de son sexe reste dérisoire par rapport aux « cent aiguilles » de la chimiothérapie qui, à chaque quinzaine, dans une progression atroce de la douleur, changera, pour lui, à jamais l'idée même de sensation. Les vrais poètes parlent une langue qu'eux seuls comprennent entièrement. Par

des images d'une précision chirurgicale, Longchamps nous prouve que les cancéreux s'entrelient aussi dans un idiome presque initiatique.

Il nous fait sentir que leur code est encore plus mystérieux que celui des poètes. À la différence de ces derniers, les clichés de la désincarnation ne risquent pas d'affadir leur voix. « *Je fais les cent pas à la porte du néant* », écrit le patient. Devenue extrêmement fragile, sa vie se change en mythe : « *Je vois mon père dans un cercueil océanique aux amarres rongées par les rats grégaires.* »

Les réactions les plus naturelles du corps prennent une dimension que, chez Longchamps, même le poète n'aurait jamais soupçonnée. Tout est neuf, mais tout semble ultime : « *Je me traîne à l'urinoir et le venin, goutte à goutte, marque le chemin de ma déroute.* »

L'infirmière apporte au patient égaré un réconfort qu'il magnifie dans un délire voluptueux. Il note : « *Je dépose ma main froide sur son ventre de pure puanteur. Puis je saisis la sienne pour la porter aussitôt à mon membre chaud qui tressaute alors sous un choc anaphylactique.* » Le cancer, le sexe et la mort sont, par-delà la souffrance, le trio inusité qui mène l'écriture de Longchamps à l'apothéose.

Collaborateur
Le Devoir

QUATRE SAISONS EN ENFER

Renaud Longchamps
Éditions Trois-Pistoles
Notre-Dame-des-Neiges,
2013, 50 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Stage pratique de liberté

CHRISTIAN DESMEULES

Responsable d'une série de crimes atroces commis depuis deux ans, un homme que les médias montréalais ont vite fait de baptiser le Scorpion prend la plume pour justifier ses actes.

Et chez cet ancien doctorant en philosophie recalé à la soutenance de sa thèse, isolé des autres hommes dans une solitude étincelante, le meurtrier prend la forme d'une sorte de stage pratique : « *Il m'a toujours semblé qu'il existait une parenté troublante entre la philosophie et le crime.* » Exercice de liberté, extrême maîtrise de soi, la série « parfaite » de meurtres qu'il commet — trois enfants, trois adultes, trois personnes âgées — devrait cette fois lui donner la note de passage.

Il ne s'agit, au fond, que de faire taire « tante Conscience » avant et après l'acte. Opérer avec méthode. Pour lui, donner naissance ou donner la mort sont des événements qui s'équivalent. En effet, inspiré de Wittgenstein, notre tueur philosophe estime que « *le monde n'est rien d'autre que l'ensemble des faits.* »

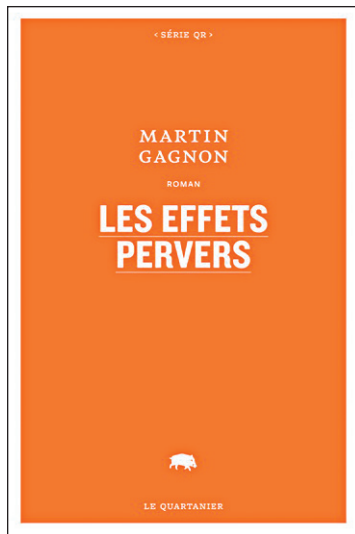
Car le Scorpion, c'est sa particularité, prétend tuer par liberté et rétablir la supériorité de la philosophie sur la psychologie

et les psychologues, qui prétendent réduire ses gestes à des traumatismes d'enfance ou à de puissants déterminismes. Il réfute toutes les autres explications et tue parce que la liberté est sa passion. Je tue, dit-il, « *non parce que je dois, mais parce que je pourrais ne pas le faire.* »

Pas même un peu narcissique, lui qui se croit « *le seul, l'unique, le tout premier véritable tueur en série* » et qui conserve précieusement dans une boîte de café quelques souvenirs liés à ses crimes — articles de journaux et objets dérobés aux victimes?

Paru pour la première fois chez Lanctôt en 2000, revu aujourd'hui par l'auteur (qui n'avait rien publié depuis), *Les effets pervers* est un petit roman philosophique brûlant. On pense d'abord à Bataille, bien sûr, dont une citation brille en exergue (« *Le crime, sans la nuit, ne serait pas le crime, mais, fût-elle profonde, l'horreur de la nuit aspire à l'éclat du soleil.* »). On pense aussi à Gabrielle Wittkop et à son *Nécrophile*, par les thèmes et la provocation, mais peut-être surtout par la rigueur du style et l'effet de contraste qu'il suscite.

Ni polar, ni thriller — quelque chose se sera perdu dans la réécriture ou on l'aura autrefois mal lu —, *Les effets pervers* se si-



tue quelque part entre l'exercice rhétorique et la provocation pure. Malgré ses forces — le style, on l'a dit, et l'audace —, le court roman de Martin Gagnon finit néanmoins par distiller ses insuffisances et la finale, par désamorcer quelques-unes des promesses qui avaient été semées. Comme un gâteau qui s'écrase à la sortie du four.

Collaborateur
Le Devoir

LES EFFETS PERVERS

Martin Gagnon
Le Quartanier
Montréal, 2013, 156 pages

Jacques Allard s'arrête

Directeur littéraire ces dernières années chez Hurtubise, Jacques Allard s'arrête. Après 50 ans de critique et d'édition, il considère que le temps est venu pour lui de se consacrer uniquement à ses propres livres. Avant de pas-

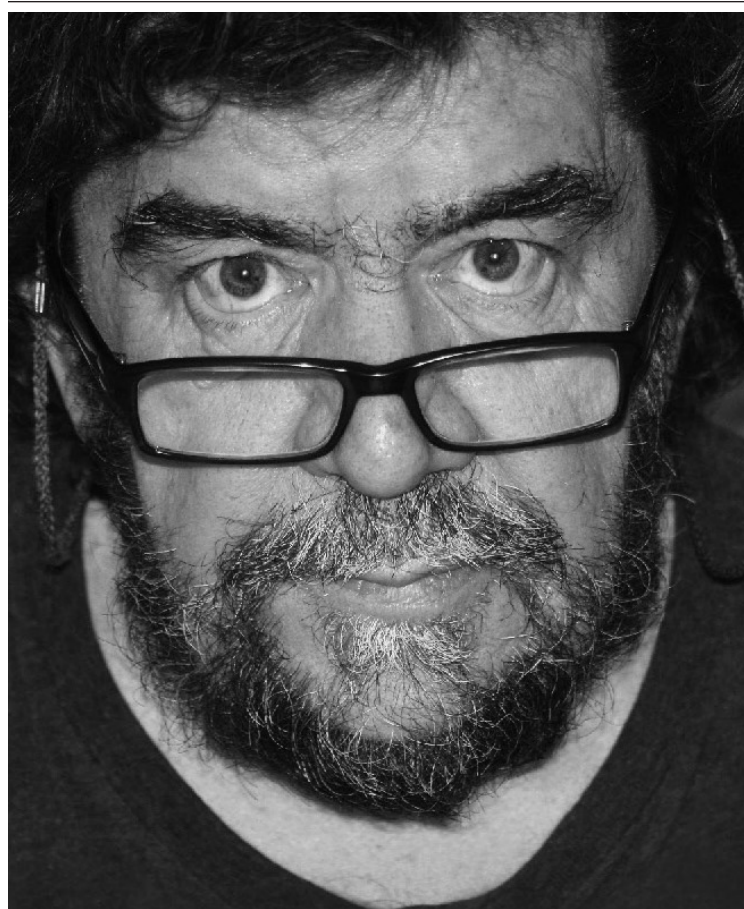
ser chez Hurtubise, il avait occupé les mêmes fonctions, de 1996 à 2001, chez Québec Amérique, en plus de mener une carrière universitaire à l'Université du Québec à Montréal, où il a enseigné de 1969 à 1999. Né en 1939, il est membre de l'Académie des lettres du Québec.

Le Devoir



CHRISTINE BOURGIER

Jacques Allard



Robert LÉVESQUE

DIGRESSIONS

Les fulgurances du pape de la critique vous manquent ? Il nous livre sa nouvelle encyclique, dont le titre, *Digressions*, doit être pris au pied de la lettre : même ses digressions font des détours. **Éric Dupont** L'actualité

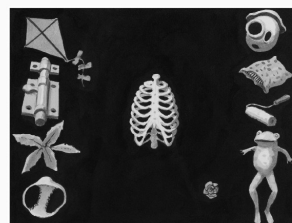
Le critique et chroniqueur Robert Lévesque, de sa plume élégante et acérée, partage son érudition littéraire et cinématographique en une série de digressions savoureuses. **Marc Cassivi** La Presse

éditions du **Boréal** 50 ans

www.editionsboreal.qc.ca

© Robert Boisselle

Robert Lévesque



DIGRESSIONS

Boréal
COLLECTION PAPIERS COLLÉS

Essais
Collection « Papiers collés »
184 pages · 22,95 \$
pdf et ePub : 16,99 \$

DRONE

SUITE DE LA PAGE F 1

de dollars. L'utilisation de plus en plus massive du drone est fondée sur la même logique de l'assassinat sélectif à distance rendu possible par une sorte d'interface, dans des opérations jugées « hybrides ».

Que seront les drones dans 25 ans ? se demande Grégoire Chamayou. Selon les stratégies de l'armée américaine, il s'agira probablement de nano-drones, des robots-insectes, libellules mortelles capables de marauder en essaims, puis d'entrer dans des espaces confinés. Pourquoi détruire un immeuble entier quand on peut faire exploser des hommes dans leurs chambres à coucher ?

Ces nouveaux robots pourraient être munis d'un « gouverneur moral », un système capable d'appliquer à la lettre les règles d'un tueur en métal froid.

Certains de ces engins télé-guidés pourraient-ils finir par être considérés comme des personnes, qui plus est comme des combattants ? Des perspectives qu'explore de brillante façon Chamayou. Pour lui, l'ère du drone annonce que l'État pourrait devenir le corps froid d'un monstre politique sans âme.

L'œil de Dieu

Au nom de la puissance d'un pays, le drone abolit les règles classiques de la guerre. « *Aux formes terrestres de souveraineté territoriale, fondées sur la clôture des terres, le drone oppose la continuité surplombante de l'air.* » C'est aussi la réalisation d'un vieux rêve humain du contrôle « par le haut », celui d'une main de Dieu, toute-puissante.

À bien des égards, explique le chercheur au Centre national de la recherche scientifique (CNRS), le drone tente de réaliser, grâce à la technologie, le fantasme millénaire de l'« œil de Dieu », seul capable de tout voir, partout, en n'importe quelle circonstance.

Cette volonté d'un contrôle total ne s'embarrasse pas des traités internationaux. Car de quels droits peut-on tuer du haut des airs dans un pays contre lequel la guerre n'est même pas déclarée ? « *Nous en*



Norma Jeane Dougherty, mieux connue sous le nom de Marylin Monroe, fut photographiée en 1944 dans une des usines des premiers drones où elle travaillait avant de connaître la carrière que

sommes à la forme contemporaine de la guerre sans risque pour ceux qui la conduisent.

Les cibles

Contrairement à ce que l'on imagine, la majorité des cibles des drones ne sont pas des individus dont on connaît les noms. Ils ne chassent pas des individualités, mais des profils d'individus. Le drone analyse des comportements humains qu'il juge anormaux, auxquels sont associées des prédictions de risques. « *Tout le problème, estime Grégoire Chamayou, réside dans cette capacité revendiquée de convertir adéquatement une image construite par compilation d'indices probables en statut certain de cible légitime.* »

Et qui décide en définitive de ceux qui vont mourir ? Il existe des réunions hebdomadaires, établies avec l'appareil sécuritaire tentaculaire américain. Ces réunions établissent des listes de cibles qui sont validées en définitive par la Maison-Blanche. Les drones se chargent du reste.

Le journaliste du *New York Times* David Rohde, pris en otage en 2008 par des talibans, est l'un des premiers Occidentaux à avoir éprouvé les effets directs de pareilles surveillances aériennes suivies d'attaques subites. « *Les drones étaient terrifiants*, écrit Rohde. *Depuis le sol, il est impossible de déterminer qui ou quoi ils sont en train de traquer pendant qu'ils décrivent des cercles au-dessus de votre*

tête. Le bourdonnement lointain du moteur sonne comme le rappel constant d'une mort imminente. » Plusieurs témoignages vont dans le même sens : les habitants finissent par être complètement terrorisés, ne sachant jamais ce que ces engins guettent et s'ils s'apprêtent ou non à tout anéantir.

Dans *Théorie du drone*, Chamayou met en question les méthodes de profilage qu'encourage et soutient l'emploi de ces machines de guerre. Le tir supposé bien informé est en vérité le plus souvent aveugle, montre Chamayou. Au fond, voici le problème renouvelé de l'ombre chinoise : il se peut que l'ombre qui fait peur ne soit créée que par le mouvement de simples mains...

Le concept de « guerre globale contre la terreur », largement répandu par les stratégies de Washington depuis 2001, a fait reculer des frontières traditionnelles de la violence. Le monde entier est devenu un terrain de chasse, estime le philosophe. Ce glissement, nous n'en avons pas très bien pris conscience.

En 2010, Grégoire Chamayou avait déjà publié une brillante étude philosophique sur la chasse à l'homme d'hier à nos jours. Le drone correspond, en quelque sorte, à une poursuite de ce travail. « *Le drone est la forme la plus contemporaine de la chasse à l'homme d'autrefois.* »

Le Devoir

THÉORIE DU DRONE

Grégoire Chamayou
La Fabrique éditions
Paris, 2013, 363 pages

Grégoire Chamayou

Théorie du drone

La fabrique éditions

LITTÉRATURE

Homme cherche femme, femme cherche homme



DANIELLE LAURIN

Ce pourrait être l'histoire de deux esseulés, un homme, une femme, qui vivent sur deux planètes séparées. L'idée étant: vont-ils finir par se rencontrer et, si oui, la chimie va-t-elle opérer?

Ce pourrait être banal comme histoire. Stéréotypé. Avec une touche romantique, de l'eau de rose, des violons en sourdine. Mais rien de tout cela dans *Le sort de Bonté III*.

L'histoire d'amour, si elle existe, est à peine effleurée. Et encore: à la fin du roman seulement. C'est le parcours pour s'y rendre, alors qu'on n'a pas du tout l'impression d'être dans un roman d'amour, justement, qui est fascinant.

Ça commence dans une ferme: «Une ferme dans un rang, une ferme modèle comme le sont devenues les fermes du Québec à partir des années soixante.» C'est terre à terre. On est dans le train-train quotidien. Celui de Francis, 32 ans, qui vit seul dans sa ferme avec sa mère, à Napierville.

On le voit traire ses vaches, sans état d'âme mais avec minutie, soucieux du travail bien fait, comme il se doit. On le voit s'inquiéter devant l'une de ses vaches, Bonté III, qui à cinq ans, malgré les semences provenant du meilleur taureau reproducteur qui soit, s'avère stérile.

Que faire? Vendre Bonté III au boucher? «La faire abattre lui coûtait. Par sa mère et par son père, elle était issue d'une lignée de championnes.» Ainsi vont les pensées de Francis le fermier. Difficile de se faire une raison. «Le rendement laitier de Bonté III lui avait apporté beaucoup de fierté et la fierté d'un vacher était une denrée rare.»

Le sort de Bonté III en sera jeté, pourtant. Dès les premières pages du roman, on le sait. «C'est ça qui est ça», comme le dit Francis. Mais dans quelle sorte de roman sommes-nous tombés?

Tandis que Francis continue



FRANÇOIS PESANT LE DEVOIR

Alain Poissant a publié plusieurs livres dans les années 1980, et l'une de ses nouvelles a été couronnée par le prix littéraire de Radio-Canada.

à vaquer à ses occupations de fermier, sans se plaindre jamais, on mesure peu à peu l'étendue de sa solitude, lui qui n'a jamais dormi ailleurs que chez lui, n'a jamais voyagé: il a pris le relais de la ferme à la mort de son père, et c'est tout, c'est sa vie.

On le voit observer les premières outardes du printemps. «C'est quelque chose, vraiment quelque chose que d'aller d'un bout à l'autre des Amériques juste pour forniquer et ensuite élever une couvée.»

On le voit se poser des questions sans réponses alors que le ciel et la terre ne font qu'un, qu'il fume une cigarette après avoir lavé les tracteurs et la machinerie à la laveuse à pression, qui sèchent au soleil. «Comment l'air et les astres au fond du ciel étaient-ils devenus le royaume de Dieu?»

On le verra aussi, au cours des semaines qui suivent, après s'être activé sans re-

lâche au travail dans les champs, divaguer pour lui-même, tandis que la chaleur ondoiera à l'horizon. Il y aura un moment étrange où il apercevra des spectres. Puis un autre où il fera un discours devant ses concitoyens imaginaires.

Que se passe-t-il avec Francis? Est-il en train de devenir fou? se demandera-t-on, et se demandera-t-il lui-même... Il fera alors ce qui lui apparaîtra comme la seule chose possible à faire: composer une affiche, avec sa photo, ses mensurations: «Homme cherche femme». Fin du premier chapitre.

On oublie maintenant Francis, son quotidien qui nous était devenu familier. On est à l'école primaire du village. Où un petit garçon manque à l'appel, depuis plusieurs jours. Un petit garçon qui bêgaie, et dont la mère est très particulière. Quel rapport avec ce qui précède? Pas si vite.

Les liens entre les événements ne sont pas abordés de front dans ce roman. Les liens entre les personnages non plus. Et il n'y a pas d'explications claires apportées aux gestes posés, aux différents comportements de chacun. C'est comme ça, voilà tout.

Pourquoi Graziella, une jeune caissière dans une banque de la grande ville, après avoir monté en grade et intégré le service des prêts aux entreprises, a-t-elle décidé de quitter sans crier gare son emploi, son condo tout équipé, sa petite routine rassurante? Pourquoi a-t-elle abouti comme une sans-abri sur un banc de Napierville, le village où elle a grandi? Et qu'est-ce qui lui a pris de s'acoquiner avec le don juan du village?

La voici maintenant mère célibataire d'un garçon de bientôt dix ans qui bêgaie. La voici peintre en bâtiment sans emploi. Comment dans cette situation assurer une vie décente à son enfant?

Pauvre Graziella, serait-on

tenté de dire. Aucun misérabilisme ici, pourtant, dans la façon de raconter. Pas d'apitoiement. Jamais de surenchère en fait, d'effusions de sentiments. Même quand Graziella découvre l'affiche «Homme cherche femme» sur un poteau du village, qu'elle se l'approprie, se décide à appeler... car, n'est-ce pas, femme cherche homme, aussi, de son côté: «le monde était grand, mystérieux, être seul, cela ne se pouvait pas».

Même quand l'histoire d'amour pourrait être sur le point d'éclorre, on est dans la retenue. Mais s'agit-il vraiment d'une histoire d'amour? Qu'est-ce qui fait que deux êtres tout à coup peuvent envisager un avenir commun? Qu'est-ce qui les attire vraiment l'un vers l'autre, qu'est-ce qui les motive?

D'autres questions fusent en cours de route. Sur la vie, la mort. Le sens de la lignée. Le besoin de se sentir utile, valorisé. Plusieurs réflexions aussi. Sur les villages qui se vivent de leur jeunesse. Sur les nouveaux développements immobiliers qui défigurent les villages d'antan. Sur la course effrénée à l'argent, la déshumanisation grandissante, le manque de solidarité.

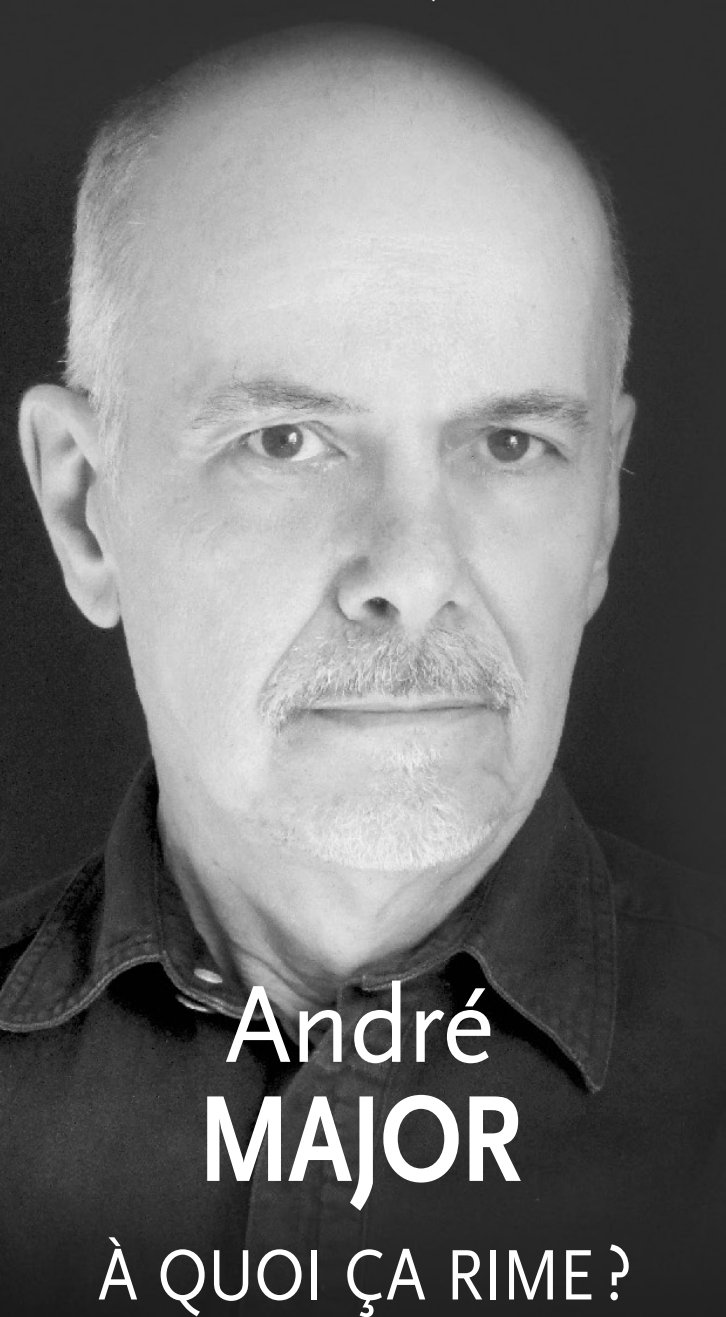
Tout cela sans avoir l'air d'y toucher. L'essentiel se passe entre les lignes dans *Le sort de Bonté III*. C'est pudique, contenu, elliptique. Tout se joue dans ce faux détachement, cette distance apparente par rapport au sort des personnages.

Mais derrière la simplicité affichée, une majestuosité de l'écriture opère en douce. Là se situe l'originalité de l'auteur, Alain Poissant, qui a publié plusieurs livres dans les années 1980, est réapparu au milieu des années 2000 avec une nouvelle couronnée par le prix littéraire de Radio-Canada et a signé il y a trois ans un roman intitulé *Heureux qui comme Ulysse*.

Le sort de Bonté III étonne. Des scènes réalistes, concrètes, au ras des pâquerettes. Mais aussi un aspect quelque peu fantaisiste, de l'étrangeté parfois. De la légèreté. Des clin d'œil ici et là. En moins d'une petite centaine de pages et neuf courts chapitres, c'est un univers en soi qui prend forme dans un style unique.

LE SORT DE BONTÉ III
Alain Poissant
Les éditions Sémaphore
Montréal, 2013, 94 pages

LE RETOUR D'ANDRÉ MAJOR AU ROMAN



André MAJOR

À QUOI ÇA RIME?

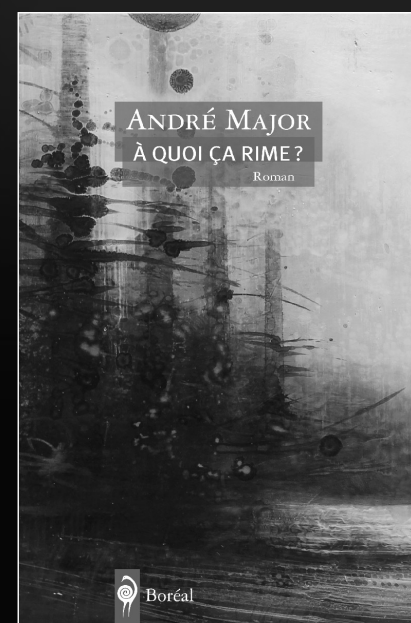
Une méditation sur le deuil, le vieillissement et l'engagement amoureux, entrecoupée de lectures de Hamsun, de Léautaud, de Kafka et (bien sûr) de Pessoa.

Christian Desmeules
Le Devoir

Un roman de réflexion sur la vie, sur le deuil, sur l'amour et la littérature.

Un très bon roman d'André Major. Une écriture intelligente et très sensible aussi.

Christiane Melançon
Radio-Canada, Bon pied, bonne heure!



R
192 pages • 22,95 \$
pdf et ePub : 16,99 \$

éditions du
Boréal
50 ans

www.editionsboreal.qc.ca

© Ginette Major



MATT SAYLES ASSOCIATED PRESS

Dolly Parton combat l'illettrisme à travers un programme intitulé Imagination Library.

Les livres et Dolly Parton

Qui aurait imaginé Dolly Parton, la célèbre chanteuse et productrice country, en ambassadrice de la lecture? C'est pourtant une lutte que mène Rebecca Parton, née en 1946, depuis quelques années déjà. «J'étais juste une élève moyenne», raconte la chanteuse. Et si j'ai un seul regret, c'est que je n'ai pas poussé plus loin mes études. Et que je n'ai pas embrassé Elvis.» La vedette américaine de la chanson se consacre à combattre l'illettrisme à travers un programme intitulé «Imagination Library». Ce programme tente de redistribuer des livres

à des familles des États-Unis, du Royaume-Uni et du Canada. Les livres, regrette la Dolly Parton, sont souvent associés à des produits de luxe. Or «les graines de l'avenir se trouvent souvent dans les livres», soutient-elle. Dans une lettre ouverte destinée à encourager la lecture, la chanteuse affirme que plusieurs «seraient étonnés de l'impact que peut avoir le don d'un livre sur des enfants et leur famille». Son combat n'est pas sans rappeler celui mené par la Lecture en cadeau chez nous.

Le Devoir

Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 13 au 19 mai 2013

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉCÉDENT (N° DE SEMAINES)
▼ Romans québécois		
1	mán Kim Thúy/Libre Expression	1/7
2	La fiancée américaine Éric Dupont/Marchand de feuilles	3/29
3	Les héritiers d'Enkidu • Tome 7 Le conquérant Anne Robillard/Wellan	2/8
4	Ce qui se passe au Mexique reste au Mexique ! Amélie Dubois/Éditeurs réunis	4/28
5	Les sœurs du Cap Louise Portal/Hurtubise	-/1
6	Souvenirs de la banlieue • Tome 4 Junior Rosette Laberge/Éditeurs réunis	6/11
7	Voyageurs de passages • Tome 1 Tôt ou tard Pierrette Beauchamp/Hurtubise	-/1
8	Félicité • Tome 4 Une vie nouvelle Jean-Pierre Charland/Hurtubise	5/12
9	Les deux saisons du faubourg Mylène Gilbert-Dumas/VLB	8/6
10	Gaby Bernier • Tome 2 Pauline Gill/Québec Amérique	7/14
▼ Romans étrangers		
1	Cinquante nuances plus sombres • Tome 2 E. L. James/Lattès	3/19
2	Cinquante nuances plus claires • Tome 3 E. L. James/Lattès	1/15
3	Cinquante nuances de Grey • Tome 1 E. L. James/Lattès	2/33
4	Le manipulateur John Grisham/Robert Laffont	5/4
5	Demain Guillaume Musso/XO	4/10
6	Ne t'éloigne pas Harlan Coben/Belfond	7/3
7	Un sentiment plus fort que la peur Marc Levy/Robert Laffont Versilio	6/12
8	Crossfire • Tome 2 Regarde-moi Sylvia Day/Flammarion Québec	8/11
9	Crossfire • Tome 1 Dévoile-moi Sylvia Day/Flammarion Québec	9/21
10	Dans le pire des cas James Patterson Michael Ledwidge/Archipel	10/2
▼ Essais québécois		
1	La bataille de Londres Frédéric Bastien/Boréal	1/6
2	Carré rouge. Le ras-le-bol du Québec en 150 photos Jacques Nadeau Jacques Parizeau/Fides	-/1
3	À brûle-pourpoint Normand Lester/Intouchables	2/8
4	Libérez-nous des syndicats! Eric Duhaime/Genex	5/12
5	Journal d'un écrivain en pyjama Dany Laferrière/Mémoire d'encrier	3/14
6	Vieillesse avec grâce Denise Bombardier/Homme	4/14
7	Le Québec économique 2012. Le point sur le revenu... L. Godbout M. Joanis J.-Y. Duclos/PUL	-/1
8	Fâché noir. Chroniques Stéphane Dompierre/Québec Amérique	-/1
9	Charles Siros, l'homme derrière François Legault Richard Le Hir/Michel Brûlé	-/1
10	De l'école à la rue. Dans les coulisses de la grève étudiante R. Poirier St-Pierre P. Éthier/Ecosociété	-/1
▼ Essais étrangers		
1	Repenser le vieillissement Nordin M. Hadler/PUL	4/4
2	Menace sur nos libertés. Comment Internet nous surveille Julian Assange/Robert Laffont	1/2
3	Global gay. Comment la révolution gay change le monde Frédéric Martel/Flammarion	-/1
4	Occupy Noam Chomsky/Herne	-/1
5	Peut-on encore sauver l'Église ? Hans Küng/Seuil	-/1
6	Mémoire du feu Eduardo H. Galeano/Lux	3/4
7	Adolf Hitler. La séduction du diable Laurence Rees/Albin Michel	5/11
8	Les lois fondamentales de la stupidité humaine Carlo M. Cipolla/PUF	-/1
9	Les milliardaires. Comment les ultra-riches nuisent... Linda McQuaig Neil Brooks/Lux	2/6
10	Trop vite! Pourquoi nous sommes prisonniers du court terme Jean-Louis Servan-Schreiber/LGF	-/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 215 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

LITTÉRATURE

Stephen King devant JFK

LOUIS
HAMELIN

Il y aura exactement 50 ans dans six mois, un jeune Étasunien frustré, petit sympathisant communiste dont les envies de grandeur étaient l'envers maudit du rêve américain, faisait sauter la moitié du crâne de John F. Kennedy. Tout mythe américain tend vers le parc d'attractions, toute institution de ce pays tend vers sa transformation ultime en centre commercial. L'affaire JFK, une institution: *MAC, the Mother of All Conspiracies*. Plus de 2000 ouvrages lui ont été consacrés. On est au supermarché, on a le choix de la marque: les Cubains et la CIA? Allez voir Larry Hancock. Oswald seul a fait le coup? Essayez Gerald Posner. Oswald est celui qui a tiré, mais il pourrait avoir été manipulé (Epstein)? Oswald était le tireur solitaire, mais une conspiration post-atentat s'est refermée sur lui comme une nasse (Mailer)? Pour le mégacomplot impliquant l'armée, les services secrets, des éléments maffieux et des membres du gouvernement, avec Jim Garrison vous ne pouvez pas vous tromper. À moins que vous ne préfériez croire, comme Don DeLillo, que la fiction est la seule voie de pénétration à travers cette histoire vouée à s'embrouiller toujours plus?

À ces quelques centaines de millions de mots, il manquait encore Stephen King: le format Wal-Mart...

En 1993, Gerald Posner, avec *Case Closed*, n'a peut-être pas enfoncé le dernier clou dans le cerceuil des théories du complot, mais pas loin. Chez les gens sérieux, il ne reste plus grand monde pour nier que les trois coups de feu

les plus retentissants de l'histoire ont été tirés par l'ex-marine marxiste Lee Harvey Oswald. Certaines zones d'ombre, telle la fameuse «balle magique», n'ont pas résisté aux reconstitutions balistiques sophistiquées par ordinateur. Posner et après lui Norman Mailer ont profité de la chute du Mur et de l'ouverture des archives soviétiques (défenseur en URSS, Oswald y passa presque trois ans dans la mire du KGB) pour, avant de se demander s'il avait appuyé sur la gâchette ou pas, poser cette question: qui était Oswald?

Ce que cet Erostrate des temps modernes désirait le plus au monde se produisait enfin: il vivait dans l'histoire, acquiescrait une profondeur. La célébrité dont la balle de Jack Ruby empêcha ce raté dyslexique de jouir bien longtemps se muait en quelque chose de plus durable: un rôle déterminant, déclencheur, le tout premier rôle, dans un événement qualifié de «*ligne de partage des eaux*» de l'histoire des États-Unis.

Dans la postface qu'il signe à son énorme roman, King avoue avoir d'abord rêvé de faire ce livre en 1972, projet dont l'a alors détourné l'enseignement à plein temps — c'était avant qu'il ne commence à empiler les paquets de fric et les titres. Quarante ans plus tard, voici le JFK, ou plutôt le LHO de Stephen King... Oui, car le personnage qui occupe le centre de gravité de son histoire, qui en est le cœur écorché vif, c'est ce pauvre type appelé Lee H. Oswald, ce minable pelleteur de nuages socialistes et batteur de femmes, qualifié par King, ayoye, de «*cabot à la noix*».

À l'heure de s'attaquer à son tour à cet assassinat politique à travers la mire duquel continue de reluire, aux yeux d'un certain type d'idéalistes yankees dont font apparemment partie King et Oliver Stone, l'endu-



Le président John F. Kennedy et sa femme Jacqueline juste avant son assassinat. L'écrivain Stephen King (ci-dessous) rêve depuis 1972 d'écrire un livre sur l'affaire JFK.



EMMANUEL DUNDAN

rant culte de ces années 60 pré-Vietnam, le «*maître absolu du fantastique et du suspense*» (dit-il le rabat de la jaquette) n'a pas voulu entraîner son lecteur sur le terrain rebattu de la politique-fiction. Sur le plan strictement historique, il s'en est tenu au synopsis officiel, à la «*banale histoire américaine: celle d'un dangereux petit affamé de gloire qui s'est trouvé au bon endroit pour exploiter sa chance*».

L'exercice de spéculation est ailleurs, et commence

lorsque King, quelque part dans le Maine, en 2011, se demande, avec le prof Jake Epping et le roi du burger Al Templeton: que serait-il donc arrivé si quelqu'un avait eu la prescience de buter cette petite merde avant qu'elle cause trop de dégâts? La réponse tient en 937 pages bien tassées.

Je n'ai pas de vraie critique de ce livre à proposer. Le sujet historique, à lui seul, vient déjà de bouffer plus de la moitié de cette chronique. J'ai vu le bouquin sur une quelconque liste de meilleurs vendeurs. Pas de surprise: Stephen King va faire le plein de lecteurs aussi sûrement qu'une vieille minoune des années 50 rafistolée à neuf fait le plein de super sans plomb (il y en a bien quelques-uns tout de même, tirés par des Smith & Wesson la plupart du temps).

Sans doute, on peut dire que c'est le grand livre de King, le chef-d'œuvre enfin capable de hisser des dons presque surhumains au-dessus du banal soupçon que font peser, entre sous-genre et gros sous, les mégaventes et une prodigieuse prodig-

galité sur une littérature plébiscitée par le public, et l'écrire. Ce ne serait qu'une publicité de plus dont il peut se passer. Même qu'on pourrait parler d'une simononisation de l'œuvre: sous l'abondance, le génie gagne à être reconnu...

Pour être parfaitement honnête, je suis obligé d'ajouter que *22/11/63* est ce genre de livres qu'on est porté à traîner sur la table de cuisine, y compris à l'heure des repas, ce qui peut nuire aux vies de couple et familiale. Et parlant de vieille minoune, la nostalgie est un trait sympathique de cette histoire. Quand vous vous appelez Stephen King, imaginer un passage secret qui permet de retourner un demi-siècle en arrière est une affaire de rien. Le passage permet d'aboutir toujours à la même journée: le 8 septembre 1958. Tenez, si je l'empruntais, je n'aurais que deux semaines et demie à attendre pour pouvoir aller assister à ma propre conception. Car on peut vivre dans ce passé, on peut même y danser, s'y sentir comme chez soi. Assez pour se

procurer un revolver et aller s'installer dans les parages de Dallas, s'y faire une vie en attendant, embusqué dans le Temps, qu'un certain Lee Harvey Oswald se manifeste. Je sens que vous avez compris. Quant à JFK, s'il avait vécu... Le résultat fait peur, pire que le second mandat d'Obama. Le roman-mammouth de King est une fiction de choc sur l'effet papillon.

Le livre n'est pas sans défauts. On a là un écrivain qui ne se contente pas de mettre les points sur les *i*, il les beurre bien épais. Et la fusillade digne d'une mauvaise série télé qui, à l'instar de la sempiternelle cavalerie, arrive à temps pour épargner le viril toupet du président, témoigne d'un manque d'imagination assez navrant. De faire ce reproche à Stephen King, j'ai l'impression de rêver.

22/11/63
Stephen King
Traduit de l'anglais
par Nadine Gassie
Albin Michel
Paris, 2013, 937 pages

John Irving et le soutien-gorge d'Elaine

GILLES ARCHAMBAULT

Bill, l'adolescent qui s'éveille à la sexualité dans *À moi seul* bien des personnages,

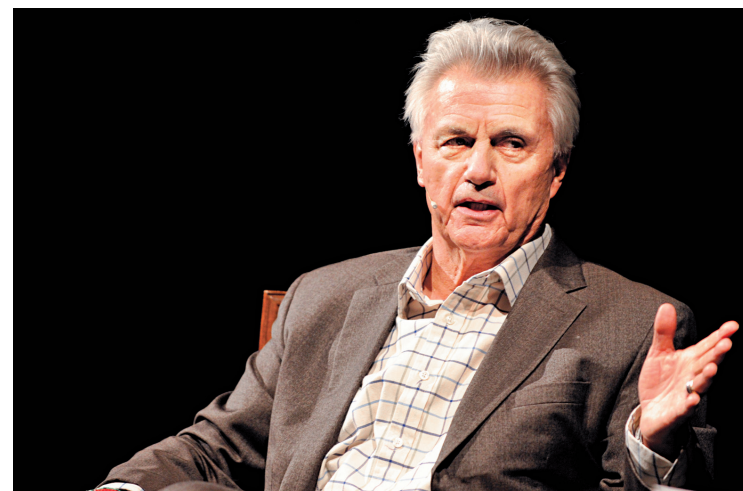
n'est pas John Irving. L'auteur du *Monde selon Garp* le répète sur toutes les tribunes. Et des tribunes, il en a. Auteur célèbre, il va d'une capitale à l'au-

tre, livrant son message, répétant à tire-larigot que, s'il n'est pas ce Bill, il se reconnaît dans pas mal de ses impulsions. Ces impulsions ont à voir avec l'éveil à la vie d'homme d'un garçon torturé, aux prises avec ses hantises.

Bill connaît ses premiers émois sexuels auprès de Miss Frost, bibliothécaire dans une petite ville du Vermont où se trouve son collège. Il y a bien Elaine, qui a son âge, et dont les seins nus le font rêver au point de s'emparer de son soutien-gorge et de ne jamais s'en séparer lorsqu'il se met au lit. Mais la véritable séduction vient de Miss Frost.

Le lecteur finit par apprendre que cette Miss Frost, dont les larges épaules et les mains généreuses n'ont pas échappé à Bill, est un ancien lutteur qui s'est transformé en une quinquagénaire pour lui aguichante. Autrement plus qu'Elaine, pour qui il n'éprouve qu'un vague sentiment de camaraderie. Miss Frost deviendra l'initiatrice qui lui ouvrira les portes de la culture littéraire et de la sexualité. Dickens, oui, mais aussi les étreintes dans une partie retirée de la bibliothèque.

Étrange milieu que celui de Bill. Le collège, pour commencer. En 1960, puritanisme



FRANK LEONHARDT

Le monde selon Garp, le quatrième roman de John Irving, a connu un tel succès qu'il a ouvert les portes du *best-seller* à ses publications futures.

oblige, on y monte Shakespeare, tous les rôles étant tenus par des garçons. Le grand-père, qui fait partie de la troupe, est un comédien amateur tellement convaincu qu'il pousse la manie au point de revêtir les robes de sa femme dans la vie de tous les jours. Il y a aussi les séances de lutte pendant lesquelles Bill devient amoureux de Kitteredge, un adolescent avec qui sa mère a couché pour tenter de lui faire oublier une homosexualité appréhendée. On le voit, rien n'est simple dans ce petit

monde en apparence si calme, surtout la sexualité.

Bill ne tardera pas à se rendre compte qu'il est un homosexuel du type actif, que, s'il lui arrive de faire l'amour avec une femme, il préfère le sexe anal et qu'un vagin lui fait l'effet, dit-il, d'un hall de gare. Avant l'apparition dans les années 1980 du sida, il mène une vie sexuelle fervente, fréquente les bars tout aussi *hard* que *gays* de San Francisco et du Village à New York. Avec l'âge, il apprend l'humour, ne cède plus aussi aisément au catastrophisme de ses jeunes années. Il s'accepte, en quelque sorte. Ses préférences sexuelles, il les évoque dans des mots crus qui ne laissent rien à l'imagination. À ce titre, le roman a valeur initiatrice.

Bref, s'il est fréquemment question de Shakespeare et incidemment de Flaubert et de James Baldwin, dans ce roman parfois truculent, c'est l'univers des transgenres qui y est décrit avec force détails... Bill, devenu auteur à succès, ne dissimule rien de ses désirs

refoulés ou non. Il prêche la tolérance, l'acceptation de la différence. Il a depuis longtemps cessé de se poser trop de questions. Les problèmes d'élocution de l'adolescence, l'impossibilité qui était sienne de prononcer le mot «*pénis*», par exemple, il les a depuis longtemps surmontés.

Que retenir de ce roman bien construit, écrit avec le souci de ne jamais ennuyer, avec celui aussi de titiller le lecteur en traitant d'un thème dont il (le lecteur) ignore tout ou à peu près? Pour ma part, j'aurais peut-être souhaité qu'y figurent quelques personnages à la sexualité moins complexe. Pour faire changement, pour mieux mettre en lumière justement Bill et ses amants successifs. On en viendrait, à force d'être gavé, à souhaiter qu'Elaine et son soutien-gorge bourré ne vieillissent pas trop mal et que Bill ne découvre pas dans son entourage tant de personnes à la sexualité hors normes. Histoire de prendre du recul. Lorsqu'à la fin du roman Bill retrouve son père, qui lui aussi aime vêtir des accoutrements féminins, on serait porté à demander grâce.

Evidemment, l'univers des *best-sellers* a ses lois. On n'attire pas les mouches avec du vinaigre. Ce plat qu'on nous sert est plutôt bien dosé. À condition de ne pas craindre les épices trop violentes, il se digère plutôt bien.

Collaborateur
Le Devoir

À MOI SEUL BIEN
DES PERSONNAGES

John Irving
Traduit de l'anglais
(États-Unis) par Josée Kamoun
et Olivier Grenot
Éditions du Seuil
Paris, 2013, 471 pages

6 ans
l'Hexagone - depuis 1953

Dans le cadre du 14^e Festival de la poésie de Montréal, l'Hexagone a le plaisir de vous convier au lancement des nouveautés de la saison.

le jeudi 30 mai 2013 à 20 heures
à la Médiathèque Littéraire
Gaëtan Dostie
1214, rue de la Montagne, Montréal
(métro Peel ou Lucien-L'Allier)

Lectures des œuvres de :
FERNAND OUELLETTE
MADELEINE MONETTE
JEAN-FRANÇOIS BEAUCHEMIN
SIMON DUMAS
GUILLAUME LABEL

14^e FESTIVAL DE LA POÉSIE DE MONTRÉAL

Conférence librairie Paulines
Thérèse Casgrain,
une bourgeoise de gauche.
Mardi 28 mai 19 h 30

Avec Nicole Forget, auteure
Contribution suggérée : 5 \$

Beaucoup plus qu'une librairie!
2653 Masson, Montréal, Qc
514 849-3585

SODEC
LIBRAIRIE

LIVRES

Camille Laurens, au fil de la pensée

La romancière traque la répétition dans un journal littéraire à méditer comme un livre de chevet

GUYLAINE MASSOUTRE

Encore et jamais, de Camille Laurens, offre une remise en chantier, pariant sur la répétition dans sa vie. L'écrivaine en traque les effets, bons plans, mauvais plans, un « never more » qu'elle inverse et fait rimer avec « jamais mort ».

Qu'est-ce qu'une obsession, sinon une bascule entre éternité et enfermement? Entortillé dans la répétition jusqu'à épuisement du thème, le retour du même est l'objet de son étude fouillée. « La vie, c'est des répétitions, jusqu'à la mort », a-t-elle mis en exergue, recopiant Céline, avant d'ajouter à son titre le mot magique: Variations.

Qu'on se souvienne des ingrédients du succès de Camille Laurens. En 2000, *Dans ces bras-là* donnait la parole aux hommes. La figure maternelle y apparaissait en creux, simulacre d'un retour aux sources impossible. Auparavant, il y avait eu *Philippe* (1995), où elle racontait la mort de son enfant. Puis il y eut l'affaire Darrieussecq, qu'elle accusa de plagiat. Ceci fit qu'elle quitta P.O.L. — elle y fait allusion dans *Encore et jamais* —, poursuivant sa quête du réel chez Gallimard.

L'esprit de querelle relance le passé. Quand son ex-conjoint l'accusa de déballer leur vie privée dans *L'amour, roman* (2003), il fut débouté.



Camille Laurens

Mais les faits restent, et Laurens s'en saisit, car c'est la vie. Sa parole, issue et libérée du divan, inscrit pourtant un point de fuite littéraire.

Encore et jamais — un bon titre — résume donc bien l'étrange singularité de la répétition, ce qui refait la joie et la douleur, sans être identique, malgré l'insistance du réel. « Et le long travail de l'amour est à remettre sur le métier du corps », emprunte-t-elle à Mathieu Riboulet, Prix Décembre 2012, un autre exemple.

La répétition

Laurens ne parle que du quotidien. Pas étonnant dès lors qu'on y collectionne les restes de ses amours — ami-

tiés, rencontres, deuils — comme de ses lectures — citations, emprunts, analyses. Tout converge: autofiction, essai et chronique. Son inlassable narration, souple et vivante, rhétorique et pléthorique, est grattée à fond. Son lecteur aime la pensée sensible, la force du dedans, le rien nocturne qui s'exhibe.

Impossible de pas y voir la scène inconsciente. Autour de ces mots en sourdine se pressent l'inquiétude et le trouble à partager. Belle note tenue! Elle n'a pas peur, dit-elle, d'abandonner l'écriture d'invention, car la vérité, cette réalité nécessaire, n'est jamais acquise ni donnée.

Encore de la littérature! direz-vous. Gardez-vous de méjuger, car l'ombre maîtresse, c'est Balzac. Dans notre époque, Laurens trouve sa place entre vitesse et ralentis. Si bien qu'elle dit de ses livres qu'ils sont des « romans véreux » (Philippe Forest) et une « écriture de soi », autre sésame. Aucun regard n'assume mieux le « je » parmi tous qu'une telle littérature.

Tableaux d'une exposition

Laurens voudrait qu'on retrouve Duras et Barthes, surtout *Fragments d'un discours amoureux*, dans sa traque du détail et de la nuance. Sans leur puissance, elle capte un flux constant sous les apparences. En somme, on pense au Bloomsbury Group. Cette

écriture ciselée, sans faits à résumer, donne ainsi son tempo à la durée et sa musique contemporaine.

Autre sillon, celui d'Annie Ernaux. Matinal et atmosphérique, ce courant générationnel s'avère peu tangible, mais plein d'émotion. Angoisse, oubli et perte, (re)trouaille et émerveillement, lire, chez Laurens, scelle une écriture et une culture de la question ouverte. « Va donc pour la monotonie, c'est plus stimulant », prend-elle à Beckett.

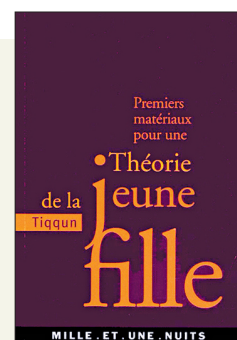
Ici, le geste de sa grand-mère; là, sa vie présente; tout se rappelle et correspond au « nombre illimité de fois » de Leiris. « Ce que les gens ont fait, ils le recommenceront indéfiniment », cite-t-elle de Proust. « Le désastre, c'est notre vie », assume cette fois Laurens. Il suffit d'un spectacle, comme la chorégraphie *Umwelt* de Maguy Marin, pour s'entendre encore et toujours: « Nous sommes seuls et nous sommes ensemble, nous sommes uniques et nous sommes pareils, nous vivons et nous sommes morts. »

Collaboratrice
Le Devoir

ENCORE ET JAMAIS. VARIATIONS

Camille Laurens
Gallimard
Paris, 2013
186 pages

LA VITRINE



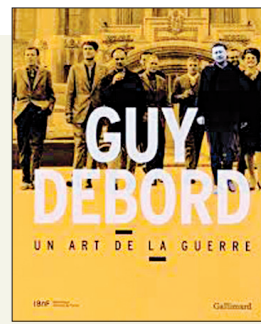
ESSAI

PREMIERS MATÉRIAUX POUR UNE THÉORIE DE LA JEUNE-FILLE

Tiquun
Éd. Mille et une nuits
Paris, 2001, 144 pages

Certains ouvrages, disparus des radars pendant quelques années, reviennent soudain sur les écrans comme des avions furtifs. C'est le cas de ces *Premiers matériaux pour une théorie de la Jeune-Fille*, ouvrage paru en 2001 et qui sert notamment de matériau de base au spectacle *La Jeune-Fille et la mort*, présenté par une jeune troupe de Québec au Festival TransAmériques les 2, 3 et 4 juin. Derrière ce titre à la fois rébarbatif et anodin se cache un brûlot anticapitaliste et anti-consummation, en droite ligne avec les écrits de Guy Debord. La « Jeune-Fille » du titre représente en fait le citoyen modèle tel que l'a fabriqué la société marchande dénoncée avec virulence par le collectif ultragauchiste Tiquun, dont un des membres, Julien Coupat, a été accusé en 2008 d'avoir formé une cellule terroriste. Un livre coup-de-poing, décapant et original.

Paul Bennett

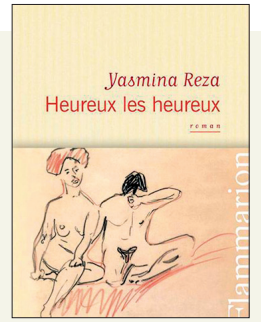


CATALOGUE

GUY DEBORD
UN ART DE LA GUERRE
Catalogue de l'exposition
Gallimard/BNF
Paris, 2013, 223 pages

Guy Debord (1931-1994) aurait probablement été ulcéré de voir ses brouillons, correspondances, jeux de guerre, collages, objets, fiches et notes de toutes sortes être exposés dans une institution publique comme la Bibliothèque nationale de France. Il raillait avec mépris les gloses élogieuses à son sujet des bavards à tous vents du genre de Philippe Sollers et n'appréciait pas les institutions. Fut-il un des meilleurs écrivains du XX^e siècle français? Sans doute le plus célèbre du côté des méconnus. Chose certaine, en faire un monument littéraire au milieu des autres, voilà une façon commode de désamorcer son discours. Jusqu'au 13 juillet 2013, la Bibliothèque nationale de France rend hommage à sa façon à la figure principale du mouvement situationniste. Gallimard, contre qui Debord pestait à pleines pages, publie le catalogue. La pensée radicale de Debord est de plus en plus mise à plat, comme s'il s'agissait d'une galerie de portraits entre lesquels il serait bon de simplement errer. Simple esthétique de la provocation que ce mouvement situationniste? Certains le prétendent. Ceux qui liront verront s'il y a bien là des armes théoriques propres à prendre à bras-le-corps notre temps.

Jean-François Nadeau



LITTÉRATURE FRANÇAISE

HEUREUX LES HEUREUX

Yasmina Reza
Flammarion
Paris, 2013, 187 pages

Yasmina Reza vient de remporter le premier prix littéraire du *Monde* pour son dernier livre, *Heureux les heureux*. Ce roman consiste en une vingtaine de monologues. Des hommes et des femmes qui se connaissent plus ou moins profondément, liés par le mariage, la famille, l'amitié, le travail, le voisinage. Chacun des protagonistes fait le récit des aventures, des incidents, des rencontres tels qu'ils surviennent au quotidien. Ils sont loin d'être heureux. Ils révèlent des drames et des malheurs masqués par les apparences. Un couple fait ses malheures dans une grande surface et c'est le choix d'un fromage qui révèle leur discorde. Un autre couple, censé baigner dans l'harmonie, cache le drame qu'il vit à propos d'un fils qui se prend pour Céline Dion. Il s'habille comme elle, emprunte l'accent québécois. Ses parents le confient à un institut psychiatrique et il réussit à entraîner les infirmières dans son fantasme. Les personnages font le récit des événements tels qu'ils se déroulent. Dans un style direct, Yasmina Reza est sarcastique, ironique et réussit à mettre en lumière des existences complexes et contradictoires.

Naïm Kattan

PHOTOGRAPHIE

Le renard et le morse

JEAN-FRANÇOIS NADEAU

Déçu par le peu de place fait à la photographie actuelle dans l'édition québécoise, Louis Perreault a décidé de lancer sa propre maison, les éditions du Renard. Ruse-t-il en devenant éditeur, ce prof de photo au collège André-Laurendeau? « Le renard est un animal urbain, près des hommes, mais aussi un marginal. J'en croisais souvent au moment de réaliser un projet photo sur l'ancien terrain de la fonderie canadienne, dans l'est de Montréal. Le renard voyage vers nous, vers la ville. Il suit notre trace. Cet animal a un rapport à l'humain, mais il reste sauvage. Un peu comme mes livres. » Des livres soignés, de facture artisanale, inspirés notamment par le travail de l'éditeur anglais Mack, dont la diffusion relativement confidentielle est assurée en bonne partie par le Web (www.editionsdu-renard.com).

Louis Perreault vient de lancer *La commande du morse*. Ce livre est la suite logique d'une commande passée au photographe Guillaume Simoneau par le magazine canadien *The Walrus*. D'où ce titre intrigant, *La commande du morse*. Le troisième titre à paraître aux éditions du Renard plonge de biais dans le monde bouleversé du printemps érable. Des hélicoptères lointains qui arpentent le ciel. Des hommes qui effacent des graffitis. Un cheval de la police à visière de combat. Une casserole cabossée. Ici et là, on trouve bien



GUILLAUME SIMONEAU

La commande du morse plonge de biais dans le monde bouleversé du printemps érable.

quelques portraits des figures principales du mouvement, les Gabriel Nadeau-Dubois et autres Eliane Laberge, mais l'essentiel se dessine en creux, au fond de toutes petites choses

contenues en marge des grandes manifestations de ce printemps 2012.

Pas de commentaire sous les photos. Pas même de titre. Il faut chercher à la fin du livre

pour trouver ces détails. On ne se consacre que mieux à la force des images elles-mêmes. Celle qui ouvre le livre est particulièrement banale: un plan d'eau en automne, saisi du haut des airs, au milieu de la forêt québécoise. On comprendra, en fin de parcours, qu'il s'agit de la seule image qui se trouvait sur le profil Facebook de l'assassin Richard Bain. Ce livre très épuré est d'ailleurs dédié à Denis Blanchette, l'homme que Bain a tué le soir de la victoire électorale de Pauline Marois, la tête que visait son attentat.

En guise de post-face aux images intelligentes et sensibles de Guillaume Simoneau, un texte incisif signé Alexis Desgagné. « Nous sommes nombreux au Québec à savoir ce qu'avoir vécu sa vie entière dans une société fatiguée signifie. Nombreux aussi à avoir grandi alors que de la jeunesse euphorique de nos parents ne subsistaient que des blessures gangrenées, des souvenirs putréfiés. [...] Notre année lumineuse a débuté lorsque nous avons tenté de nous relever. » De cette année tumultueuse, voici un peu le résumé sous forme de copeaux de lumière fraîche lancés à la face de l'avenir.

Le Devoir

LA COMMANDE DU MORSE

Guillaume Simoneau
Les éditions du Renard
Montréal, 2013, s.p.

Corey Redekop
Mister Funk

« Après tout, certains zombies ne sont pas si différents de vous et moi. »

Michelle Brunet
Atlantic Books Today

Le Noroît au 14^e FESTIVAL de la POÉSIE de Montréal

■ Venez rencontrer des auteurs en signature :
Marjolaine Deschênes, Jean-Marc Lefebvre, Jean Royer, Jonathan Charette, Catrine Godin, Jocelyne Felx, Rosalie Trudel, Denise Desautels... et quelques autres

■ Mardi, 28 mai, Lancement printanier au Port de tête, 17h30

■ Présence Mexicaine, à l'espace Mexico, 18 h, avec, entre autres, Silvia Eugenia Castellero, Élise Turcotte, Louise Dupré, Nicole Brossard...

■ Spectacle *Les sœurs de*, de Louise Cotnoir, adapté pour la scène par André Perrier, au Patro Vys, 20h

■ Vendredi, 31 mai, 14h30, lecture sous le Chapiteau, Place Gérard-Godin, avec : Jean-Marc Lefebvre, Bruno Lemieux, Rosalie Trudel, Larry Tremblay (finaliste au Prix du Festival de poésie)

■ Dimanche 2 juin, 14h30, lecture sous le Chapiteau, Place Gérard-Godin, avec : Jonathan Charette, Marjolaine Deschênes, Serge-Patrice Thibodeau, Pierre Ouellet et Normand Génou

Éditions du **Noroît** Événements lenoroit.com

ESSAIS

A-t-on raison de désobéir ?



LOUIS CORNELIUS

Rarement invoquée au Québec, la notion de désobéissance civile est revenue dans l'actualité à la faveur du printemps étudiant de 2012. Le refus de certains étudiants et enseignants de se plier à des injonctions des tribunaux ordonnant « de laisser libre l'accès aux salles de cours » était-il justifiable, légitime? Répondre raisonnablement à cette question n'est pas facile.

Méprisés par le gouvernement en place, les militants de la cause étudiante considéraient ne pas pouvoir, dans le respect de leur conscience, se soumettre à ce diktat juridique. Pourtant, en démocratie, il est difficile, même quand le gouvernement en place est usé, voire discrédité, de justifier le non-respect de la loi. Majoritairement favorable à cette expression de désobéissance civile, la gauche québécoise serait-elle aussi complaisante envers des citoyens conservateurs qui, par exemple, refuseraient, au nom de leur conception de la vie, de laisser libre l'accès aux cliniques d'avortement?

Désobéir civilement, écrit André Comte-Sponville dans son *Dictionnaire philosophique* (PUF, 2001), « c'est refuser de se soumettre à un pouvoir légitime ». Si le pouvoir est illégitime, en effet, on parlera plutôt de révolte ou de révolution dans les cas d'insoumission. Or, dans un contexte démocratique, « si chaque citoyen n'obéissait qu'aux lois qu'il approuve, il n'y aurait plus de République, donc plus de lois ni de citoyens ». Comment faire la différence, alors, entre une désobéissance civile valable et une qui ne l'est pas? Le critère, écrit Comte-Sponville, consiste à établir « si l'on peut obéir à l'État, dans telle ou telle circonstance, sans sacrifier quelque chose de plus essentiel encore que la République. Si la réponse est non, il faut désobéir ». En d'autres termes, continue le philosophe qui insiste sur le caractère nécessairement exceptionnel d'une telle décision, « on a le droit de désobéir, mais seulement quand c'est un devoir ».

Désobéissance et démocratie

Dans *La désobéissance civile et nous*, un très éclairant opuscule inspiré par les événements du printemps étudiant de 2012, le théologien et juriste Guy Durand, qui n'a rien d'un séditieux, corrobore la conclusion de Comte-Sponville et l'étoffe avec une rigueur juridique-philosophique. À la suite du psychanalyste américain Erich Fromm, il affirme « que l'obéissance s'impose prima facie, mais l'esprit critique, voire la dissidence jusqu'à la désobéissance civile, s'impose tout autant dans certains cas du point de vue éthique et du progrès de la civilisation ». La désobéissance civile, déclare Durand, « fait partie du jeu démocratique comme tous les autres contre-pouvoirs ».

Ce refus de se soumettre aux lois s'inscrit d'ailleurs dans une longue tradition. Dans la Grèce antique, Antigone, dans la tragédie du même nom écrite par Sophocle, donne une sépulture à son frère, malgré l'interdiction du roi. Jésus, dans les Évangiles, contrevient « aux lois au grand dam des autorités religieuses ». Thomas d'Aquin justifie la désobéissance quand le prince va à l'encontre des lois de Dieu ou gouverne contre le peuple. Plus près de nous, le

philosophe Henry David Thoreau refuse de payer ses impôts à l'État du Massachusetts, qu'il accuse de commercer avec des États esclavagistes. Tolstoï, en Russie, refuse le service militaire au nom du christianisme. Gandhi et Luther King sont aussi de célèbres insoumis, comme Morgentaler plus tard.

La désobéissance civile, écrit Durand, est une affaire de liberté de conscience, dans ses rapports avec la morale et le droit, et elle doit être appréhendée rationnellement, avec soin. « La priorité accordée à la conscience, précise le théologien, ne renvoie pas à l'arbitraire, au caprice personnel, mais bien à la responsabilité. » Former sa conscience « par la réflexion, le dialogue, la consultation, la lecture » est donc un devoir d'humain et de citoyen. Seule une conscience libre, autonome, peut revendiquer le droit à l'insoumission en certaines circonstances.

Des critères éthiques

Pour être légitime et se distinguer d'une infraction au Code criminel, la désobéissance civile, explique Durand, doit être publique (ce qui exclut le port de masques, puisque la transparence exigée par l'éthique veut qu'on « n'affiche pas ses convictions personnelles dans l'anonymat »), pacifique et conséquente (la personne doit accepter les conséquences de son geste).

De plus, la désobéissance doit tenir compte de trois critères éthiques : être une réponse à une « atteinte importante aux convictions personnelles » (la défense de l'idéal de la gratuité scolaire dans un souci de justice sociale « peut être un motif légitime », note Durand), respecter « une certaine proportionnalité entre les conséquences de la désobéissance et les conséquences du respect de la loi ou de l'ordre » et être une mesure progressive et cohérente, c'est-à-dire un moyen quasi ultime, utilisé par des personnes dont la vie témoigne de leur engagement.

À ces conditions, donc, la désobéissance civile doit être considérée comme valable et légitime, tant il est vrai, n'en déplaise à Jean Charest, que « la démocratie est aussi dans la rue » et « s'exprime également à travers l'opinion publique, les manifestations de masse, voire la désobéissance civile bien comprise et bien menée ». À leur époque, Gandhi et Luther King ont souvent été qualifiés de délinquants; ils sont aujourd'hui considérés comme des héros. « Si l'on est attentif à la vérité de l'être humain, note Durand, il n'y a pas d'éthique ou de morale sans dissidence: dissidence par rapport aux idées reçues, à l'opinion publique, au politiquement correct. »

Dans une démocratie, le gouvernement, les tribunaux et la police n'ont pas à autoriser la désobéissance civile, conclut Durand, mais ils ne doivent pas jouer les boute-feux — poussant ainsi les citoyens à emprunter cette voie — et doivent, le cas échéant, faire preuve de compréhension et de modération. C'est beaucoup demander, semble-t-il, mais la démocratie, qui ne peut exclure la dissidence sans se nier, est à ce prix.

louisco@sympatico.ca

LA DÉSObÉISSANCE CIVILE ET NOUS

À L'ÉCOLE DE GANDHI ET DE LUTHER KING
Guy Durand
Fides
Montréal, 2013, 104 pages

L'héritage de Joseph Venne, infatigable bâtisseur

PAUL BENNETT

Joseph Venne (1858-1925) fut un des plus éminents et prolifiques architectes du Québec au tournant du XX^e siècle. Il a participé à la construction ou à l'agrandissement de quelque 150 édifices civils et religieux, dont le Monument-National, la Banque du peuple et l'Université Laval à Montréal, ou encore les églises du Sacré-Cœur-de-Jésus dans Sainte-Marie, Saint-Gabriel et Saint-Charles dans Pointe-Saint-Charles et Saint-Enfant-de-Jésus dans le Mile-End. Il a collaboré à la rédaction du premier Code du bâtiment à Montréal, enseigné l'architecture à une époque où la profession d'architecte s'apprenait encore sur le tas, milita pour la reconnaissance légale de sa profession. Ce bâtisseur infatigable était aussi un homme cultivé et préoccupé de questions sociales qui tenta de tirer la société canadienne-française vers l'avant, plutôt que de la laisser se replier sur elle-même.

Un tel homme méritait bien qu'on lui consacre un livre, synthèse de plus d'une décennie de travail de recherche après l'exposition qui lui avait été consacrée en 2001-2002 à l'Écomusée du fier monde, dans le centre-sud de Montréal. Ouvrage collectif réunissant historiens, architectes, urbanistes et muséologues, *Sur les traces de Joseph Venne* permet au lecteur non seulement d'évaluer l'apport de cet architecte au domaine bâti de Montréal, mais aussi d'apprécier son héritage grâce aux circuits pédestres proposés en deuxième partie.

Fils d'ouvrier de la construction, Venne fera son apprentissage auprès de l'architecte Henri-Maurice Perrault (1828-1903), connu notamment pour le bâtiment des Douanes de la place Royale. Il poursuivra sa carrière dans cette société, d'abord à titre de chef dessinateur puis d'architecte et associé, avant de fonder sa propre firme en 1896. Trois de ses fils deviendront à leur tour architectes ou ingénieurs.

Joseph Venne fait carrière à l'époque où Montréal double de population (de 107 000 en 1871 à 267 000 en 1901) et où l'industrialisation s'accélère à un rythme infernal. De nouveaux quartiers naissent autour de nouvelles usines, nécessitant la construction d'églises, d'écoles, d'hospices et d'édifices à logements. Comme le fait remarquer l'historien de l'architecture Jacques Lachapelle, Joseph Venne est confronté alors à des « enjeux identitaires » importants pour la communauté canadienne-française de Montréal, qui se sent menacée notamment par l'immigration massive d'ouvriers irlandais.



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Joseph Venne a conçu des édifices clés de la société canadienne-française, telle le Monument-National sur le boulevard Saint-Laurent, à Montréal.

Aussi des institutions clés de la société francophone telles que la Banque du peuple, rue Saint-Jacques, le Monument-National, boulevard Saint-Laurent, ou l'Université Laval, rue Saint-Denis, cristallisent-elles pour les forces vives nationalistes « la contribution des Canadiens français au progrès de la société industrielle ». Quant à l'Église, elle entreprend un vaste chantier de construction qui doit rivaliser avec le faste des édifices publics et affirmer l'alliance entre la foi et la patrie. Joseph Venne aura su s'imposer habilement dans ces deux branches de l'architecture, alors que cette profession était encore largement dominée par les firmes canadiennes-anglaises et américaines.

Adoptant une architecture traditionnelle soumise aux canons de l'ère victorienne, Venne n'hésite cependant pas à recourir à tous les avantages des dernières innovations techniques, comme le béton armé, les matériaux préfabriqués en fonte ou en acier, ou encore la terre cuite ignifuge qui permet, en cas d'incendie, de protéger les structures d'acier et les murs porteurs. Tout en critiquant l'échelle démesurée des premiers gratte-ciel américains, il en emprunte les techniques pour agrandir ou rehausser certains bâtiments, dont l'édifice Langelier (qui abrite aujourd'hui le magasin Archambault, angle Sainte-Catherine et Saint-Denis), considéré avec ses 10 étages comme le premier « gratte-ciel » construit par un architecte canadien-français.

Quant aux nombreuses églises qu'il a érigées, rénovées



WILLIAM NOTMAN, LIVRES RARES

UQAM/SOURCE SEPTENTRION

Joseph Venne, lorsqu'il présidait l'Association des architectes de la province de Québec, 1901-1902

ou agrandies, telles Sacré-Cœur-de-Jésus (derrière l'hôpital Notre-Dame) ou Saint-Enfant-de-Jésus du Mile-End (rue

Saint-Dominique), elles révèlent dans l'ensemble son goût de l'exploration et du pittoresque. Certaines d'entre elles étonnent encore aujourd'hui, comme Saint-Enfant-de-Jésus et sa drôle de forme pyramidale.

Encore une fois, les éditions du Septentrion prouvent qu'un ouvrage bien fait sur un personnage demeuré plus ou moins « obscur » peut éclairer une tranche de l'histoire comme peu d'ouvrages encyclopédiques réussiraient à le faire.

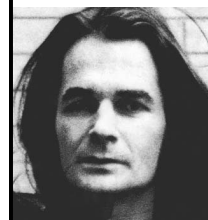
Collaborateur
Le Devoir

SUR LES TRACES DE JOSEPH VENNE ARCHITECTE, 1858-1925
Ouvrage collectif sous la direction de Soraya Bassil, Michel Allard et René Binette
Septentrion
Québec, 2013, 275 pages

FESTIVAL de la POÉSIE de Montréal

DU 27 MAI AU 02 JUIN

MON REFUGE EST UN VOLCAN
SOIRÉE-BÉNÉFICE / CABARET



Une grande fête en chansons et en poésie autour de l'œuvre de Gilbert Langevin.

Une œuvre aussi sensible que revendicatrice, aussi tendre qu'irrévérencieuse.

Avec la complicité de : Daniel Lavoie, Gilles Bélanger, France Bernard, François Cousineau, Yves Desrosiers, Monique Désy Proulx, Sylvie Legault, Marie Philippe, Pascal Mailloux, Claud Michaud, Philippe Noireaut, Sylvie Paquette, Mathieu Provençal, Jessica Vigneault ainsi que les poètes de la relève Rosalie Trudel, Olivier Labonté, Carl Bessette et Guillaume Label.

Sur une idée originale de Janine Thomas Jérôme Langevin, directeur artistique

Mercredi 29 mai à 19h30, Espace La Fontaine, 3933, av. du Parc-La Fontaine
Billetterie Articulée 514 844-2172 ou à la porte le soir même : 20\$.



EXPOSITION DU LIVRE D'ART
FABLES DU TEMPS RAUQUE

de Monique Dussault et Gilbert Langevin les 28 et 29 mai de 11h à 17h à L'Espace Lafontaine, entrée libre.

olivieri

Librairie & Bistro

Au cœur de la société

Mardi 28 mai à 19 heures

Causerie Contre-jour

REMAKE

DE JEAN IMBEAULT

Dans *Remake* (éditions de l'Olivier) le psychanalyste Jean Imbeault aborde un certain nombre de questions à partir du cinéma classique et contemporain, avec l'idée de mettre au jour l'échange et la concordance entre le cinéma et la psychanalyse.

Avec Jean Imbeault
Guillaume Lafleur
Animateur
Nicolas Lévesque

La causerie sera suivie du lancement de l'édition revue de l'essai

Le deuil impossible nécessaire

de Nicolas Lévesque

Nota Bene coll. NB poche

Entrée libre/réservation obligatoire
RSVP : 514 739-3639
Bistro : 514 739-3303
5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

MAISON de la POÉSIE de Montréal

caisse de la culture

Québec

Conseil des Arts du Canada
Canada Council for the Arts

CHL

LE DEVOIR

REC F

UNEO

Montréal